

PARLÊTRE / PAS-TOUT 1950/1953 / 1953-07-08 Le Symbolique, l'Imaginaire et le Reel

Ce que l'expérience prouve et rencontre, c'est justement autre chose que la réalisation du symbole ; c'est la tentative par le sujet, de constituer hic et nunc, dans l'expérience analytique, cette référence imaginaire, ce que nous appelons les tentatives du sujet de faire entrer l'analyste dans son jeu. Ce que nous voyons par exemple, dans le cas de « l'homme aux rats », quand nous nous apercevons (vite, mais pas tout de suite, et Freud non plus), qu'à raconter son histoire obsessionnelle, la grande observation autour du supplice des rats, il y a tentative du sujet de réaliser *hic et nunc*, ici et avec Freud, cette sorte de relation sadique-anale imaginaire qui constitue à elle seule le sel de l'histoire. ⁽¹⁷⁾Et Freud s'aperçoit fort bien, qu'il s'agit de quelque chose qui se trahit et se traduit physionomiquement, sur la tête même, la face du sujet, par ce qu'il qualifie à ce moment-là « l'horreur de la jouissance ignorée ».

À partir du moment où ces éléments de la résistance sont survenus dans l'expérience analytique, qu'on a pu mesurer, poser comme tels, c'est bien un moment significatif dans l'histoire de l'analyse. Et on peut dire que c'est à partir du moment où on a su en parler d'une façon cohérente et à la date, par exemple, de l'article de **Reich**, un des premiers articles à ce sujet (paru dans l'*International Journal*), au

moment où Freud faisait surgir le second dans l'élaboration de la théorie analytique et qui ne représente rien d'autre que la théorie du moi ; vers cette époque, en 1920, apparaît « *das Es* » et à ce moment-là, nous commençons à nous apercevoir à l'intérieur (il faut toujours le maintenir à l'intérieur du registre de la relation symbolique), que le sujet résiste ; que cette résistance, ça n'est pas quelque chose comme une simple inertie opposée au mouvement thérapeutique, comme en physique on pourrait dire que la masse résiste à toute accélération. C'est quelque chose qui établit un certain lien, qui s'oppose comme tel, comme une action humaine, à celle du thérapeute ; mais à ceci près qu'il ne faut pas que le thérapeute s'y trompe. Ce n'est pas à lui, en tant que réalité qu'on s'oppose, c'est dans la mesure où, à sa place, est réalisée une certaine image que le sujet projette sur lui.

À la vérité, ces termes même ne sont qu'approximatifs.

⁽¹⁸⁾C'est à ce moment également que la notion d'instinct agressif naît, qu'il faut ajouter à la libido le terme de *destrudo*. Et ceci, non sans raison. Car à partir du moment où son but <texte manque> les fonctions tout à fait essentielles de ces relations imaginaires, telles qu'elles apparaissent sous forme de résistance, un autre registre apparaît qui n'est lié à rien de moins qu'à la fonction propre que joue le moi, à cette théorie du moi dans laquelle je n'entrerai pas aujourd'hui, et qui est ce

qu'il faut absolument distinguer dans toute notion cohérente et organisée du moi de l'analyse ; à *savoir du moi comme fonction* imaginaire, du moi *comme unité du sujet aliéné à lui-même*, du moi comme ce dans quoi le sujet ne peut se reconnaître d'abord qu'en s'aliénant, et donc ne peut se retrouver qu'en abolissant l'alter ego du moi, qui comme tel, développe la dimension, très distincte de l'agression, qui s'appelle en elle-même et d'ores et déjà : l'agressivité.

Cette façon de « réaliser », au sens propre du mot, de ramener à un certain réel l'image, bien entendu y ayant inclus comme une fonction essentiellement un particulier signe de ce réel, ramener au réel l'expression ⁽²⁶⁾analytique, est toujours chez ceux qui n'ont pas ce registre, qui la développent sous ce registre, est toujours corrélatif de la mise entre parenthèses, voire l'exclusion de ce que Freud a mis sous le registre de l'instinct de mort, ou qu'il a appelé plus ou moins automatisme de répétition.

Chez **Reich**, c'est exactement caractéristique. Pour **Reich** tout ce que le patient raconte est « flatus vocis », la façon dont l'instinct manifeste son armure. Point qui est significatif très important, mais comme temps de cette expérience, c'est dans la mesure où est mise entre parenthèses toute cette expérience comme symbolique, que l'instinct de mort est lui-même exclu, mis entre parenthèses. Bien entendu, cet élément de la mort

ne se manifeste pas que sur le plan du symbole. Vous savez qu'il se manifeste plus ou moins dans ce qui est du registre narcissique. Mais c'est autre chose dont il s'agit, et qui est beaucoup plus près de cet élément de néantisation finale, liée à toute espèce de déplacement. Bien entendu, on peut le concevoir. L'origine, la source, comme je l'ai indiqué à propos d'éléments déplacés de la possibilité de transaction symbolique du réel. Mais c'est aussi quelque chose qui a beaucoup moins de rapport avec l'élément durée, projection temporelle, en tant que j'entends l'avenir essentiel du comportement symbolique comme tel.

(Vous le sentez bien, je suis forcé d'aller un petit peu vite. Il y a beaucoup de choses à dire sur tout cela. Et il est certain que l'analyse de notions aussi différentes que ces termes de : résistance, résistance de transfert, transfert comme tel... La possibilité de faire comprendre à ce propos ce qu'il faut appeler ⁽²⁷⁾proprement « transfert » et laisser à la résistance. Je crois que tout cela peut assez aisément s'inscrire par rapport à ces notions fondamentales du symbolique et de l'imaginaire).

PARLÊTRE / PAS-TOUT 1950 / 1953 / 1953-09-26b Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse / (111)II - SYMBOLE ET LANGAGE COMME STRUCTURE ET LIMITE DU CHAMP PSYCHANALYTIQUE

C'est en déchiffrant cette parole que Freud a retrouvé la langue première des symboles¹⁶⁽¹⁾, vivante encore dans la

souffrance de l'homme de la civilisation (*Das Unbehagen in der Kultur*).

Hiéroglyphes de l'hystérie, blasons de la phobie, labyrinthes de la *Zwangsneurose*, – charmes de l'impuissance, énigmes de l'inhibition, oracles de l'angoisse, – armes parlantes du caractère^{[17\(2\)](#)}, sceaux de l'autopunition, déguisements de la perversion, – tels sont les hermétismes que notre exégèse résout, les équivoques que notre invocation dissout, les artifices que notre dialectique absout, dans une délivrance du sens emprisonné, qui va de la révélation du palimpseste au mot donné du mystère et au pardon de la parole.

Le troisième paradoxe de la relation du langage à la parole est celui du sujet qui perd son sens dans les objectivations du discours. Si métaphysique qu'en paraisse la définition, nous n'en pouvons méconnaître la présence au premier plan de notre expérience. Car c'est là l'aliénation la plus profonde du sujet de la civilisation scientifique et c'est elle que nous rencontrons d'abord quand le sujet commence à nous parler de lui : aussi bien, pour la résoudre entièrement, l'analyse devrait-elle être menée jusqu'au terme de la sagesse.

PARLÊTRE / PAS-TOUT 1950 / 1953 / 1953-09-26b Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse / (134) III- LES RÉSONANCES DE L'INTERPRÉTATION ET LE TEMPS DU SUJET DANS LA TECHNIQUE PSYCHANALYTIQUE /

Nous ne pouvons en faire fi, pas plus que nous ne

pourrons ici ajourner son examen.

Car nous pouvons remarquer que se conjoignent dans un même refus de cet achèvement de la doctrine, ceux qui mènent l'analyse autour d'une conception de l'ego dont nous avons dénoncé l'erreur, et ceux qui, comme **Reich**, vont si loin dans le principe d'aller chercher au delà de la parole l'ineffable expression organique, que pour, comme lui, la délivrer de son armure, ils pourraient comme lui symboliser dans la superposition des deux formes vermiculaires dont on peut voir dans son livre de l'analyse du caractère le stupéfiant schéma, l'induction orgasmique qu'ils attendent comme lui de l'analyse.

Conjonction qui nous laissera sans doute augurer favorablement de la rigueur des formations de l'esprit, quand nous aurons montré le rapport profond qui unit la notion de l'instinct de mort aux problèmes de la parole.

PARLÊTRE / ECRITS AVANT 1953 / p 237 - Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse (26-09-1953)

Hiéroglyphes de l'hystérie, blasons de la phobie, labyrinthes de la *Zwangsneurose*, - charmes de l'impuissance, énigmes de l'inhibition, oracles de l'angoisse, - armes parlantes du caractère², sceaux de l'auto-punition, déguisements de la perversion, - tels sont les hermétismes que notre exégèse résout, les équivoques que notre invocation dissout, les artifices que notre dialectique absout, dans une délivrance du

sens emprisonné, qui va de la révélation du palimpseste au mot donné du mystère et au pardon de la parole.

Le troisième paradoxe de la relation du langage à la parole est celui du sujet qui perd son sens dans les objectivations du discours. Si métaphysique qu'en paraisse la définition, nous n'en pouvons méconnaître la présence au premier plan de notre expérience. Car c'est là l'aliénation la plus profonde du sujet de la civilisation scientifique et c'est elle que nous rencontrons d'abord quand le sujet commence à nous parler de lui : aussi bien, pour la résoudre entièrement, l'analyse devrait-elle être menée jusqu'au terme de la sagesse.

Pour en donner une formulation exemplaire, nous ne saurions trouver terrain plus pertinent que l'usage du discours courant en faisant remarquer que le « ce suis-je n du temps de Villon s'est renversé dans le « c'est moi » de l'homme moderne.

Le moi de l'homme moderne a pris sa forme, nous l'avons indiqué ailleurs, dans l'impasse dialectique de la belle âme qui ne reconnaît pas la raison même de son être dans le désordre qu'elle dénonce dans le monde.

Mais une issue s'offre au sujet pour la résolution de cette impasse

1. Les lignes supra et infra montrent l'acception que nous

donnons à ce terme.

2. L'erreur de **Reich**, sur laquelle nous reviendrons, lui a fait prendre des armoiries pour une armure.

Nous ne pouvons en faire fi, pas plus que nous ne pourrions ici ajourner son examen.

Car nous remarquerons que se conjoignent dans un même refus de cet achèvement de la doctrine, ceux qui mènent l'analyse autour d'une conception de *l'ego* dont nous avons dénoncé l'erreur, et ceux qui, comme **Reich**, vont si loin dans le principe d'aller chercher au-delà de la parole l'ineffable expression organique, que pour, comme lui, la délivrer de son armure, ils pourraient comme lui symboliser dans la superposition des deux formes vermiculaires dont on peut voir dans son livre de *l'analyse du caractère* le stupéfiant schéma, l'induction orgasmique qu'ils attendent comme lui de l'analyse.

Conjonction qui nous laissera sans doute augurer favorablement de la rigueur des formations de l'esprit, quand nous aurons montré le rapport profond qui unit la notion de l'instinct de mort aux problèmes de la parole.

PARLÊTRE / PAS-TOUT 1954/1955 / 1955-02-03 Variantes de la cure-type

Mais, à mesure qu'on détache plus du discours où elle s'inscrit l'authenticité de la relation analytique, ce qu'on continue d'appeler son « interprétation » relève toujours plus exclusivement du savoir de l'analyste. Sans doute, ce savoir

s'est-il beaucoup accru en cette voie, mais qu'on ne prétende pas s'être ainsi éloigné d'une analyse intellectualiste, à moins qu'on ne reconnaisse que la communication de ce savoir au sujet n'agit que comme une suggestion ^(37812 C10 p. 5) à laquelle le critère de la vérité reste étranger. Aussi bien un Wilhelm **Reich**, qui a parfaitement défini les conditions de l'intervention dans son mode d'analyse du caractère, tenu à juste titre pour une étape essentielle de la nouvelle technique, reconnaît-il n'attendre son effet que de son insistance (**Reich**, 1928, pp. 180-196).

Que le fait même de cette suggestion soit analysé comme tel, n'en fera pas pour autant une interprétation véritable. Une telle analyse dessinerait seulement la relation d'un Moi avec un Moi. C'est ce qu'on voit dans la formule usitée, que l'analyste doit se faire un allié de la partie saine du Moi du sujet, si on la complète de la théorie du dédoublement du Moi dans la psychanalyse (Richard Sterba, 1934). Si l'on procède ainsi à une série de bipartitions du Moi du sujet en la poussant *ad infinitum*, il est clair qu'il se réduit, à la limite, au Moi de l'analyste.

Soumettons donc l'analyse du caractère à cette critique. Elle s'expose comme fondée sur la découverte que la personnalité du sujet est structurée comme le symptôme qu'elle ressent comme ^(37812 C10 p. 6) étranger, c'est-à-dire qu'à son

instar elle recèle un sens, celui d'un conflit refoulé. Et la sortie du matériel qui révèle ce conflit est obtenue en temps second d'une phase préliminaire du traitement, dont W. **Reich**, en sa conception restée classique dans l'analyse (« L'analyse caractérielle », *Internat. Zschr. ärztl. Psychoanal.*, 1928, n° 2, in *The Psychoanalytic Reader*, Hogarth Press, édit., Londres), marque expressément que sa fin est de faire considérer au sujet cette personnalité comme un symptôme.

Il est certain que ce point de vue a montré ses fruits dans une objectivation de structures telles que les caractères dits « phallique-narcissique », « masochique », jusque-là méconnus parce qu'apparemment asymptotiques, sans parler des caractères, déjà signalés par leurs symptômes, de l'hystérique et du compulsif, dont le groupement de traits, quelle que valeur qu'il faille accorder à leur théorie, constitue un apport précieux à la connaissance psychologique.

Il n'en est que plus important de s'arrêter aux résultats de l'analyse dont **Reich** fut le grand artisan dans le bilan qu'il en trace. Il se solde en ceci que la marge du changement qui sanctionne cette analyse chez le sujet ne va jamais jusqu'à faire seulement se chevaucher les distances par où se distinguent les structures originelles (W. **Reich**, *Internat. Zschr. ärztl. Psychoanal.*, 1928, n° 2, p. 196). Dès lors, le bienfait ressenti par le sujet, de l'analyse de ces structures, après qu'elles aient été « symptomatifiées » dans l'objectivation de leurs traits, oblige à préciser de plus près leur rapport aux tensions que l'analyse a résolues. Toute la théorie que **Reich** en donne est fondée sur l'idée que ces structures

sont une défense de l'individu contre l'effusion orgasmique, dont la primauté dans le vécu peut seule assurer son harmonie. On sait à quels extrêmes cette idée l'a mené, jusqu'à le faire rejeter par la communauté analytique. Mais, ce faisant non sans raison, personne n'a jamais su bien formuler en quoi **Reich** avait tort.

C'est qu'il faut voir d'abord que ces structures, puisqu'elles subsistent à la résolution des tensions qui paraissaient les motiver, n'y jouent qu'un rôle de support ou de matériel, qui s'ordonne sans doute comme le matériel symbolique de la névrose, ainsi que le prouve l'analyse, mais qui prend ici son efficace de la fonction imaginaire, telle qu'elle se démontre dans les modes de déclenchement des comportements instinctuels, manifestés par l'étude de leur éthologie chez l'animal, non sans que cette étude n'ait été fortement induite par les concepts de déplacement, voire d'identification, venus de l'analyse.

Ainsi **Reich** n'a fait qu'une erreur dans son analyse du caractère : ce qu'il a dénommé « armure » (« character armor ») et traitée comme telle n'est qu'armoirie. Le sujet, après le traitement, garde le poids des armes qu'il tient de la nature, il y a seulement effacé la marque d'un blason.

Si cette confusion s'est avérée possible pourtant, c'est que la fonction imaginaire, guide de vie chez l'animal dans la

fixation sexuelle au congénère et dans la parade où se déclenche l'acte reproducteur, voire dans la signalisation du territoire, semble, chez l'homme, être entièrement détournée vers la relation narcissique où le Moi se fonde, et crée une agressivité dont la coordonnée dénote la signification qu'on va tenter de démontrer pour être l'alpha et l'oméga de cette relation : mais l'erreur de **Reich** s'explique par son refus déclaré de cette signification, qui n'est autre que ce que Freud veut dire dans la notion de l'instinct de mort, apportée au terme de sa pensée, notion dont on sait qu'elle est la pierre de scandale de la médiocrité des analystes, soit que celle-ci s'en désolidarise ouvertement, soit qu'elle l'admette sans la comprendre.

Ainsi l'analyse du caractère ne peut-elle fonder une conception proprement mystifiante du sujet que par ce qui se dénonce en elle comme une défense, à lui appliquer ses propres principes.

Pour restaurer sa valeur dans une perspective véridique, il convient de rappeler que la psychanalyse n'est allée si loin dans la révélation des désirs de l'homme qu'à suivre, aux veines de la névrose et de la subjectivité marginale de la vie de l'individu, la structure propre à un désir qui s'avère ainsi le modeler à une profondeur inattendue, à savoir le désir de faire reconnaître son désir. Ce désir, où se vérifie littéralement que

le désir de l'homme s'aliène dans le désir de l'autre, structure en effet les pulsions découvertes dans l'analyse selon toutes les vicissitudes des substitutions logiques dans leur source, leur direction et leur objet (Freud : « Les pulsions et leur destin » Ges. Werke, t. 10, 210-232) ; mais loin que ces pulsions, si haut qu'on remonte en leur histoire, se montrent dériver du besoin d'une satisfaction naturelle, elles ne font que se moduler en des phases qui reproduisent toutes les formes de la perversion sexuelle, c'est au moins la plus évidente comme la plus connue des données de l'expérience analytique.

Mais l'on néglige plus aisément la dominance qui s'y marque de la relation narcissique, c'est-à-dire d'une seconde aliénation par où s'inscrit dans le sujet, avec l'ambivalence parfaite de la position où il s'identifie dans le couple pervers, le dédoublement interne de son existence et de sa facticité. C'est pourtant par le sens proprement subjectif ainsi mis en valeur dans la perversion, bien plus que par son accession à une objectivation reconnue, que réside – comme l'évolution de la seule littérature scientifique le démontre – le pas que la psychanalyse a fait franchir dans son annexion à la connaissance de l'homme.

PARLÊTRE / ECRITS 1954-1955 / p 323 - Variantes de la cure-type (03-1955)

Mais, à mesure qu'on détache plus du discours où elle s'inscrit l'authenticité de la relation analytique, ce qu'on

continue d'appeler son « interprétation » relève toujours plus exclusivement du savoir de l'analyste. Sans doute, ce savoir s'est-il beaucoup accru en cette voie, mais qu'on ne prétende pas s'être ainsi éloigné d'une analyse intellectualiste, à moins qu'on ne reconnaisse que la communication de ce savoir au sujet n'agit que comme une suggestion à laquelle le critère de la vérité reste étranger. Aussi bien un Wilhelm **Reich**, qui a parfaitement défini les conditions de l'intervention dans son mode d'*analyse du caractère*, tenu à juste titre

VARIANTES DE LA CURE-TYPE

pour une étape essentielle de la nouvelle technique, reconnaît-il n'attendre son effet que de son insistance ¹.

Que le fait même de cette suggestion soit analysé comme tel, n'en fera pas pour autant une interprétation véritable. Une telle analyse dessinerait seulement la relation d'un Moi avec un Moi. C'est ce qu'on voit dans la formule usitée, que l'analyste doit se faire un allié de la partie saine du Moi du sujet, si on la complète de la théorie du dédoublement du Moi dans la psychanalyse ². Si l'on procède ainsi à une série de bipartitions du Moi du sujet en la poussant ad infinitum, il est clair qu'il se réduit, à la limite, au Moi de l'analyste.

Et soumettons-y l'analyse dite du caractère. Celle-ci s'expose comme fondée sur la découverte que la personnalité du sujet est structurée comme le symptôme qu'elle ressent

comme étranger, c'est-à-dire qu'à son instar elle recèle un sens, celui d'un conflit refoulé. Et la sortie du matériel qui révèle ce conflit est obtenue en temps second d'une phase préliminaire du traitement, dont W. **Reich**, en sa conception restée classique dans l'analyse ², marque expressément que sa fin est de faire considérer au sujet cette personnalité comme un symptôme.

Il est certain que ce point de vue a montré ses fruits dans une objectivation de structures telles que les caractères dits « phallique-narcissique », « masochique », jusque-là méconnus parce qu'apparemment asymptotiques, sans parler des caractères, déjà signalés par leurs symptômes, de l'hystérique et du compulsif, dont le groupement de traits, quelque valeur qu'il faille accorder

1. Ferenczi n'imaginait pas qu'elle pût un jour passer à l'usage de panneau publicitaire (1966).

2. W. **Reich**, t L'analyse de caractère a, Internat. Zschr. ärztl. Psychoanal., 1928, 14, n° 2. Trad. Angl. In The psychoanalytic Reader, Hogarth Press, Londres, 1950. 341

VARIANTES DE LA CURE-TYPE

à leur théorie, constitue un apport précieux à la connaissance psychologique.

Il n'en est que plus important de s'arrêter aux résultats de l'analyse dont **Reich** fut le grand artisan, dans le bilan qu'il en

trace. Il se solde en ceci que la marge du changement qui sanctionne cette analyse chez le sujet ne va jamais jusqu'à faire seulement se chevaucher les distances par où se distinguent les structures originelles ¹. Dès lors, le bienfait ressenti par le sujet, de l'analyse de ces structures, après qu'elles aient été « symptomatifiées » dans l'objectivation de leurs traits, oblige à préciser de plus près leur rapport aux tensions que l'analyse a résolues. Toute la théorie que **Reich** en donne, est fondée sur l'idée que ces structures sont une défense de l'individu contre l'effusion orgasmique, dont la primauté dans le vécu peut seule assurer son harmonie. On sait à quels extrêmes cette idée l'a mené, jusqu'à le faire rejeter par la communauté analytique. Mais, ce faisant non sans raison, personne n'a jamais su bien formuler, en quoi **Reich** avait tort.

C'est qu'il faut voir d'abord que ces structures, puisqu'elles subsistent à la résolution des tensions qui paraissent les motiver, n'y jouent qu'un rôle de support ou de matériel, qui s'ordonne sans doute comme le matériel symbolique de la névrose, ainsi que le prouve l'analyse, mais qui prend ici son efficace de la fonction imaginaire, telle qu'elle se démontre dans les modes de déclenchement des comportements instinctuels, manifestés par l'étude de leur éthologie chez l'animal, non sans que cette étude n'ait été

fortement induite par les concepts de déplacement, voire d'identification, venus de l'analyse.

Ainsi **Reich** n'a fait qu'une erreur dans son analyse du caractère : ce qu'il a dénommé « armure » (*character armor*) et traité comme telle n'est qu'armoirie. Le sujet, après le traitement, garde le poids des armes qu'il tient de la nature, il y a seulement effacé la marque d'un blason.

Si cette confusion s'est avérée possible pourtant, c'est que la fonction imaginaire, guide de vie chez l'animal dans la fixation sexuelle au congénère et dans la parade où se déclenche l'acte reproducteur, voire dans la signalisation du territoire, semble, chez

1. Article cité, p. 196.

342

VARIANTES DE LA CURE-TYPE

l'homme, être entièrement détournée vers la relation narcissique où le Moi se fonde, et crée une agressivité dont la coordonnée dénote la signification qu'on va tenter de démontrer pour être l'alpha et l'oméga de cette relation : mais l'erreur de **Reich** s'explique par son refus déclaré de cette signification, qui se situe dans la perspective de l'instinct de mort, introduite par Freud au sommet de sa pensée, et dont on sait qu'elle est la pierre de touche de la médiocrité des analystes, qu'ils la rejettent ou qu'ils la défigurent.

PARLÊTRE / Séminaire VII – L'ETHIQUE Version Seuil / IV DAS DING

Nous ne trouvons là rien d'autre que ce qu'en effet la biologie nous enseigne à savoir que la structure d'un être vivant est dominée par un processus d'homéostasie, d'isolation par rapport à la réalité. Est-ce là tout ce que Freud nous a dit quand il nous parle du fonctionnement du principe de réalité ? En apparence, oui. Et il nous montre que ni l'élément quantitatif, ni l'élément qualitatif, dans la réalité, ne passe dans le règne - c'est le terme qu'il emploie, ***Reich*** - du processus secondaire.

La quantité extérieure entre en contact avec l'appareil appelé système ϕ c'est-à-dire ce qui, de l'ensemble neuronique, est directement dirigé vers l'extérieur, disons en gros, les terminaisons nerveuses au niveau de la peau, des tendons, voire même des muscles ou des os, la sensibilité profonde. Tout est fait pour que cette quantité Q soit nettement barrée, arrêtée par rapport à ce qui sera soutenu d'une autre quantité, $Q\sim$, laquelle détermine le niveau qui distingue l'appareil ψ dans l'ensemble neuronique Car *l'Entwurf* est la théorie d'un appareil neuronique par rapport auquel l'organisme reste extérieur, tout comme le monde extérieur.

Passons à la qualité. Là aussi, le monde extérieur ne perd

pas toute qualité, mais celle-ci vient s'inscrire, comme la théorie des organes sensoriels le montre, d'une façon discontinue, selon une échelle coupée aux deux extrémités, et raccourcie selon les différents champs de la sensorialité qui sont intéressés. Un appareil sensoriel, nous dit Freud, ne joue pas seulement le rôle d'un extincteur ou d'un amortisseur, comme l'appareil ϕ en général, mais le rôle d'un tamis.

**PARLÊTRE / Séminaire VII - L'ÉTHIQUE 59-60 AFI / Leçon IV 9
décembre 1959**

Reprenons le principe de réalité, donc, qui est invoqué sous forme de son incidence, de nécessité, ce qui nous met sur la voie de ce que j'appelle son secret. C'est ceci que, dès que nous essayons de l'articuler pour le faire dépendre du monde physique auquel la pensée, le dessein de Freud, semble exiger de le rapporter, c'est cela qui nous frappe, c'est que là, il est bien clair que ce principe de réalité lui-même fonctionne comme isolant le sujet de la réalité. Et là, nous ne trouvons rien d'autre que ce qu'en effet la biologie nous enseigne, à savoir qu'un processus d'homéostasie, d'isolation par rapport à cette réalité, est ce qui domine la structure d'un être vivant. Est-ce là tout ce que Freud nous a dit quand il nous parle du fonctionnement de ce principe de réalité ? En apparence, oui. Et ce qu'il nous montre, c'est que ni l'élément quantitatif, ni l'élément qualitatif, quant à la réalité, ne passe dans ce qu'on

peut appeler le règne, d'ailleurs c'est le terme qu'il emploie, **Reich**, du processus secondaire. - 79 - La quantité extérieure, vous ai-je dit l'autre jour, pour autant que c'est à elle que vient avoir affaire, à sa terminaison, l'appareil de ce qu'il appelle le système f, c'est-à-dire ce qui, de l'ensemble neuronique, est directement dirigé vers l'extérieur, disons en gros les terminaisons nerveuses au niveau de la peau, des tendons, voire même des muscles ou des os, la sensibilité profonde, c'est cela dont il s'agit. Tout est fait pour que cette quantité Q soit nettement barrée, arrêtée par rapport à ce qui sera soutenu de Q ?, d'une autre quantité, celle qui détermine le niveau qui distingue l'appareil f dans l'ensemble neuronique. Car *l'Entwurf* est la théorie d'un appareil neuronique dans lequel l'organisme reste extérieur, par position de la théorie, simplement, tout comme le monde extérieur. Quant à la qualité, il nous est bien dit que, là aussi, le monde extérieur ne perd pas toute qualité, mais que cette qualité vient s'inscrire, comme nous le savons, la théorie des organes sensoriels nous le montre, d'une façon discontinue selon une échelle, en somme, coupée aux deux extrémités, raccourcie selon les différents champs de la sensorialité qui sont intéressés. Il est toujours constatable que l'appareil sensoriel comme tel ne joue pas seulement ici le rôle d'un extincteur, d'un amortisseur, comme nous venons déjà de le voir dans l'appareil f en

général, mais comme un tamis, nous dit Freud, mais qu'il s'agit donc de savoir quelle valeur nous pouvons donner à ces perceptions.

PARLÊTRE / Séminaire VIII - LE TRANSFERT DANS SA DISPARITÉ SUBJECTIVE, SA PRÉTENDUE SITUATION, SES EXCURSIONS TECHNIQUES Version Stécriture ELP / n° 18 – 26 avril 1961

Très exactement, précisément ce moment signale que, mon Dieu, dans l'ensemble, il n'est pas pourvu de plus ni de moins que ce que nous appellerons une génitalité fort ordinaire - plutôt même assez douillette ai-je cru remarquer - et que pour tout dire, si c'était de quelque chose qui se situât à ce niveau qu'il s'agît dans les avatars et les tourments qu'infligent à l'obsessionnel les ressorts cachés de son désir, ce serait ailleurs qu'il conviendrait de faire porter notre effort. Je veux dire que j'évoque toujours en contrepoint ce dont justement nous ne nous occupons absolument pas, mais dont on s'étonne - pourquoi on ne se demande pas pourquoi nous ne nous en occupons pas - de la mise au point de palestres pour l'étreinte sexuelle, de faire vivre les corps dans la dimension de la nudité et de la prise au ventre. Je ne sache pas qu'à part quelques exceptions, une d'entre elles dont vous savez bien combien elle fut réprouvée, celle de **Reich** nommément, je ne sache pas que ça soit un champ où se soit jamais étendue l'attention de l'analyste. **Dans** ce à quoi l'obsessionnel a affaire il peut **s'attendre**¹² plus ou moins à ce soutien, à ce maniement

de son désir. C'est une question en somme de mœurs dans une affaire où les choses, analyse ou pas, se maintiennent dans le domaine du clandestin, et où par conséquent les variations culturelles n'ont pas grand-chose à faire. Ce dont il s'agit se situe donc bien ailleurs, se situe au niveau du distord entre ce fantasme (pour autant justement où il est lié à cette fonction du phallicisme) et l'acte, par rapport à cela qui tourne toujours trop court, où il aspire à l'incarner. Et naturellement, c'est du côté des effets du fantasme, ce fantasme qui est tout phallicisme, que se développent toutes ces conséquences symptomatiques qui sont faites pour y prêter, et pour lesquelles justement il inclut tout ce qui s'y prête dans cette forme d'isolement si typique, si caractéristique comme mécanisme, et qui a été mise en valeur comme mécanisme dans la naissance du symptôme.

Si donc il y a chez l'obsessionnel cette crainte de l'*aphanisis* que souligne Jones, c'est précisément pour autant et uniquement pour autant qu'elle est la mise à l'épreuve, qui tourne toujours en défaite, de cette fonction (grand phi) du phallus en tant que nous essayons pour l'instant de l'approcher. Pour tout dire, *** le résultat est que l'obsessionnel ne redoute en fin de compte rien tant que ce à quoi il s'imagine qu'il aspire, la liberté de ses actes et de ses gestes, et l'état de nature si je puis m'exprimer ainsi. Les tâches de la nature ne

sont pas son fait, ni non plus quoi que ce soit

**PARLÊTRE / PAS-TOUT 1965/1966 / 1966-10-21 Communication
et discussions au Symposium International du Johns Hopkins
Center à Baltimore**

Angus Fletcher. – Freud was really a very simple man. But he found very diverse solutions to human problems. He sometimes used myths to explain human difficulties and problems ; for example, the myth of Narcissus : he saw that there are men who look in the mirror and love themselves. It was as simple as that. He didn't try to float on the surface of words. What you're doing is like a spider : you're making a very delicate web without any human reality in it. For example, you were speaking of joy [*joie, jouissance*]. In French one of the meanings of *jouir* is the orgasm – I think that is most important here – why not say so ? All the talk I have heard here has been so abstract !... It's not a question of psychoanalysis. The value of psychoanalysis is that it is a theory of psychological dynamism. The most important is what has come after Freud, with Wilhelm **Reich** especially, All this metaphysics is not necessary, The diagram was very interesting, but it doesn't seem to have any connection with the reality of our actions, with eating, sexual intercourse, and so on.

Harry Woolf. – May I ask if this fundamental arithmetic and this topology are not in themselves a myth or merely at best an analogy for an explanation of the life of the mind ?

Angus Fletcher – Freud était vraiment un homme très simple. Mais il trouva de très différentes solutions aux problèmes humains. Il se servait parfois des mythes pour expliquer les difficultés et problèmes humains ; par exemple le mythe de Narcisse : il s'aperçut que certains hommes se mirant, s'aimaient eux-mêmes. C'était aussi simple que cela. Il n'a pas essayé de glisser à la surface des mots. Vous agissez comme une araignée ; tissant une toile très délicate vide de toute réalité humaine. Par exemple vous parliez de *joie*, *jouissance*. En français un des sens de *jouir* c'est l'orgasme – je pense cela très important ici – pourquoi ne pas le dire ? Tout le discours que j'ai entendu ici était si abstrait !... cela ne ressort pas de la psychanalyse. La psychanalyse vaut parce qu'elle est une théorie de la dynamique psychologique. Le plus important est ce qui a succédé à Freud avec W. **Reich** en particulier. Toute cette métaphysique n'est pas nécessaire. Le diagramme était intéressant mais il ne semble avoir aucun lien avec la réalité de nos actions, le fait de manger, les relations sexuelles etc.

Harry Woolf – Puis-je demander si cette arithmétique fondamentale et cette topologie ne sont pas elles-mêmes un mythe, ou au mieux une analogie pour expliquer la vie de l'esprit ?

PARLÊTRE / Séminaire XIV La logique du fantasme -1966-1967
Version rue CB / LF 14-06-1967

Ce dont il s'agit, quand le poète s'exprime ainsi, c'est précisément pour marquer sa distance « *ma douleur donne moi la main, viens par ici, loin d'eux..* » etc. Chant de flûte pour nous montrer les charmes d'un certain chemin qui s'obtient par ces couleurs ainsi inversées.

Si nous avons à faire au masochisme sexuel, observons la nécessité de notre schéma, ce que **Reich** souligne avec une maladresse qu'on peut vraiment dire à nous faire tourner la tête, du caractère imaginaire ou fantaisiste du masochisme, il n'a pas saisi encore que tout ce qu'il apporte désigne suffisamment que ce dont il s'agit est à savoir ce que nous avons projeté : **le 1 absolu de l'union sexuelle pour autant que d'une part elle est cette jouissance pure, mais détachée du corps féminin**, si Sacher Masoch aussi exemplaire que l'autre à nous avoir livré du rapport masochiste toutes les structures qu'incarne dans la figure d'une femme cet

autre, auquel il a à dérober sa jouissance, cet autre, jouissance absolue, mais jouissance complètement énigmatique. Il n'est pas un instant question même que cette jouissance puisse à la femme si je puis dire, lui faire plaisir. C'est bien le cadet des soucis du masochiste, c'est bien pourquoi sa femme, affublée du nom de Wanda, la Vénus aux fourrures, sa femme quand elle écrit ses mémoires nous montre à quel point de ses requêtes elle est à peu près aussi embarrassée qu'un poisson d'une pomme.

Par contre, à quoi bon se casser la tête sur le fait que cette jouissance est purement imaginaire, il faut qu'elle soit incarnée à l'occasion par un couple nécessité qui se manifeste de la structure de cet *autre*, en tant qu'il n'est que le rabattement de cet 1 non encore réparti dans la division sexuelle.

Cette autre face qu'on peut appeler moquerie, qui est tournée vers lui-même, il suffit d'avoir lu (puisque vous l'avez maintenant à votre portée) la suite de l'admirable présentation de G. Deleuze : la Vénus aux fourrures, vous voyez ce moment où ce personnage, quand même un peu seigneur, qu'était Sacher Masoch, imagine le personnage de son roman dont il fait lui un grand seigneur, qui pendant qu'il joue le rôle de valet va courrater derrière sa dame à toutes les peines du monde à

ne pas éclater de rire encore qu'il prenne l'air le plus triste possible. Il ne retient qu'avec peine son rire. C'est encore introduire comme essentiel ceci le côté que j'appellerai, qui a aussi frappé, quand il en rend pleinement compte, **Reich** à ce propos, le côté démonstration de la chose fait partie de cette position du masochiste, **qu'il démontre comme moi au tableau, ça a la même valeur, que là seulement est le lieu de la jouissance**. Ça fait partie de sa jouissance que de le démontrer. Et la démonstration n'est pas pour cela moins valable.

La perversion tout entière a toujours cette dimension démonstrative, je veux dire, non pas qu'elle démontre pour nous, mais que le pervers est lui-même démonstrateur, c'est lui qui a l'intention, c'est pas la perversion, bien sûr.

Voilà à partir de quoi peuvent se poser sagement les questions de ce qu'il en est de ce que nous appelons plus ou moins prudemment le masochisme moral. Avant d'introduire le terme de masochiste, à chaque tournant de nos propos, il faut d'abord avoir bien compris ce qu'est le masochisme au niveau du pervers. Je vous ai suffisamment indiqué que dans la névrose ce par quoi on est relié à la perversion qui n'est rien

d'autre que ce fantasme qui, à l'intérieur de son champ, à elle, névrose, remplit une fonction bien spéciale sur laquelle semble-t-il on ne s'est jamais interrogé. C'est uniquement à partir de là que nous pourrions donner juste valeur à ce que nous introduirons à plus ou moins juste titre, dans tel tournant de la névrose en l'appelant masochisme.

PARLÊTRE / Séminaire XV - L' acte psychanalytique Version AFI / NOTES 8 ET 15 MAI 1968

Au moment où il est question de dialogue, l'appui est à prendre sur une logique, même logicienne, mais en tout cas pas sur une énergétique. Evoquant alors les rapports d'attente entre psychanalystes et insurgés, il dit que si les psychanalystes doivent attendre quelque chose de l'insurrec- 281 -

tion, l'insurrection elle n'attend que des lanceurs de ces pavés qui, comme les bombes lacrymogènes, occupent la fonction d'objets « a ».

Toute cette insurrection s'est frayée à la cité universitaire de Nanterre, avec les idées de Reich. Idées dit Lacan, démontrables comme fausses. Et ça intéresse les psychanalystes, car ça conduit au fait que n'importe qui peut dire n'importe quoi, et que le témoignage des psychanalystes, quant à ce qu'ils peuvent dire d'une expérience de langage intéressant les rapports de l'un à

l'autre sexe, et non seulement passé sous silence ou noyé dans un flot d'autres choses par les psychanalystes eux-mêmes mais quand c'est dit, ça n'est pas pris en compte. Tout se passe comme s'il n'y avait jamais eu de psychanalystes.

Lacan insiste sur ce qui l'a toujours conduit dans son enseignement : de poser des repères, pour que ce qui insiste puisse être entendu. Et son échec par lequel, il ouvre sa publication est que les psychanalystes en font des choses sans portée. Les psychanalystes ne veulent pas être à la hauteur de ce qu'ils ont en charge.

Les choses existent et ont des effets. Il faudra bien qu'il y ait des gens pour prendre en compte ces effets et opérer dans leur champ.

PARLÊTRE / Séminaire XV - L' acte psychanalytique Version AFI / RENCONTRE 15 MAI 1968

Histoire d'alléger un peu l'atmosphère, je fais remarquer à ce moment là - c'est une indication discrète - qu'au niveau du dialogue, le pavé remplit exactement une fonction prévue, celle que j'ai appelée l'objet a. J'ai déjà indiqué qu'il y a une certaine variété dans l'objet a. C'est que le pavé est un objet a qui répond à un autre vraiment alors, lui, capital pour toute idéologie future du dialogue quand elle part d'un certain niveau : c'est ce qu'on appelle la bombe lacrymogène!

-286-

Laissons cela. Mais nous avons su en effet, de la bouche autorisée (qui s'est trouvée prendre évidemment un avantage immédiat sur ce qui aurait pu se dérouler autrement) que, au départ, tout ce qui s'est remué au départ dans un certain champ, et nommément à Nanterre (c'était vraiment une information) nous avons appris que les idées de **Reich** - vous m'en croirez si vous voulez, beaucoup de gens ici sont disposés à m'en croire puisque je le leur transmets, ça m'étonne mais c'est un fait - ont été pour eux frayantes, et ceci autour de conflits trop précis qui se manifestaient dans le champ d'une certaine cité universitaire. C'est quand même intéressant. C'est intéressant pour des psychanalystes par exemple qui peuvent considérer - moi, c'est ma position - que les idées de **Reich** ne sont pas simplement incomplètes, qu'elles sont foncièrement démontrables comme fausses.

Toute l'expérience analytique, si nous voulons bien justement l'articuler et non pas la considérer comme une espèce de lieu de tourbillons, de forces confuses, une énergétique des instincts de vie et des instincts de mort qui sont là à se coétreindre, si nous voulons bien mettre un peu d'ordre dans ce que nous objectivons dans une expérience qui est une expérience de langage, nous verrons que la théorie de **Reich** est formellement contredite par notre expérience de

tous les jours.

Seulement, comme les psychanalystes ne témoignent absolument rien de choses qui pourraient vraiment intéresser tout le monde précisément sur ce sujet, des rapports de l'un à l'autre sexe, les choses dans cet ordre sont vraiment ouvertes, à savoir que n'importe qui peut dire n'importe quoi, et que ça se voit à tous les niveaux.

Je lisais hier - puisqu'on me laisse du temps pour la lecture - un petit organe qui s'appelle Concilium (ça se passe au niveau des Curés). Il y avait deux articles assez brillants sur l'accession de la femme aux fonctions du sacerdoce, dans lesquels étaient remuées un certain nombre de catégories, celle des rapports de l'homme et de la femme. C'est exactement, bien sûr, comme si les psychanalystes, là-dessus, n'avaient jamais rien dit; non pas, bien sûr, que les auteurs ne lisent pas la littérature psychanalytique; ils lisent tout; mais s'ils lisent cette littérature, ils ne trouveront absolument rien qui leur apporte quoi que ce soit de nouveau par rapport à ce qui se remue depuis toujours sur cette notion confuse: qui est-ce qui, de l'homme et de la femme, est, au regard de tout ce que vous voudrez, de l'Être, -287-

le plus supérieur, le plus digne et tout ce qui s'en suit. Parce que, enfin de compte, il est tout de même frappant que ce qui, par les psychanalystes, a été dénoté au niveau de

l'expérience, a été par eux-mêmes si parfaitement bien noyé qu'en fin de compte c'est exactement comme s'il n'y avait jamais eu de psychanalystes.

PARLÊTRE / XV- L acte psychanalytique Version rue CB / AP 08 et 15-05-1968

Evoquant alors les rapports d'attente entre psychanalystes et insurgés, il dit que si les psychanalystes doivent attendre quelque chose de l'insurrection, l'insurrection elle n'attend que des lanceurs de ces pavés qui, comme les bombes lacrymogènes, occupent la fonction d'objets « a ».

Toute cette insurrection s'est frayée à la cité universitaire de Nanterre, avec les idées de **Reich**. Idées dit Lacan, démontrables comme fausses. Et ça intéresse les psychanalystes, car ça conduit au fait que n'importe qui peut dire n'importe quoi, et que le témoignage des psychanalystes, quant à ce qu'ils peuvent dire d'une expérience de langage intéressant les rapports de l'un à l'autre sexe, et non seulement passé sous silence ou noyé dans un flot d'autres choses par les psychanalystes eux-mêmes mais quand c'est dit, ça n'est pas pris en compte. Tout se passe comme s'il n'y avait jamais eu de psychanalystes.

Lacan insiste sur ce qui l'a toujours conduit dans son

enseignement : de poser des repères, pour que ce qui insiste puisse être entendu. Et son échec par lequel, il ouvre sa publication est que les psychanalystes en font des choses sans portée. Les psychanalystes ne veulent pas être à la hauteur de ce qu'ils ont en charge.

Les choses existent et ont des effets. Il faudra bien qu'il y ait des gens pour prendre en compte ces effets et opérer dans leur champ.

note : bien que relu, si vous découvrez des erreurs manifestes dans ce séminaire, ou si vous souhaitez une précision sur le texte, je vous remercie par avance de m'adresser un email.

[Haut de Page](#)

[commentaire](#)

PARLÊTRE / PAS-TOUT 1976/1977 / 1977-02-26 Propos sur l'hystérie

Si j'ai continué la pratique, si, conduit, guidé comme par une rampe, j'ai continué ce blabla qu'est la psychanalyse, c'est quand même frappant que, par rapport à Freud, ça m'ait mené là (parce qu'il n'y a pas trace dans Freud du nœud borroméen).

Et pourtant je considère que, de façon tout à fait précise, j'étais guidé par les hystériques, je ne m'en tenais pas moins à l'hystérique, à ce qu'on a encore à portée de la main comme hystérique (je suis fâché d'employer le « je » parce que dire « le moi », confondre la conscience avec le moi, ce n'est pas sérieux et pourtant c'est facile de glisser de l'un à l'autre). (...)

C'est quand même renversant de penser que nous employons le mot de caractère aussi à tort et à travers. Qu'est-ce qu'un caractère et aussi une analyse de caractère, comme s'exprime **Reich** ? C'est tout de même bizarre que nous glissions comme ça si facilement. Nous ne nous intéressons facilement qu'à des symptômes, et ce qui nous intéresse, c'est de savoir comment avec du blabla, avec notre propre blabla, c'est-à-dire l'usage de certains mots, nous arrivons...

C'est ce qui frappe dans les *Studien über Hysterie*, c'est que Freud arrive presque, et même tout à fait, à (dégueuler) que c'est avec des mots que ça se résoud et que c'est avec les mots de la patiente même que l'affect s'évapore.

Il y a un type qui a passé son existence à rappeler l'existence de l'affect. La question est de savoir si oui ou non l'affect s'aère avec des mots ; quelque chose souffle avec ces mots, qui rend l'affect inoffensif c'est-à-dire non engendrant de symptôme. L'affect n'engendre plus de symptôme quand l'hystérique a commencé à raconter cette chose à propos de

quoi elle s'est effrayée. Le fait de dire : « elle s'est effrayée » a tout son poids. S'il faut un terme réfléchi pour le dire, c'est qu'on se fait peur à soi-même. Nous sommes là dans le circuit de ce qui est délibéré, de ce qui est conscient.

Notas finales

1 (Ventana-emergente - Ventana emergente)

¹⁶. Les lignes *supra* et *infra* montrent l'acception que nous donnons à ce terme.

2 (Ventana-emergente - Ventana emergente)

¹⁷ L'erreur de Reich, sur laquelle nous reviendrons, lui a fait prendre des armoiries pour une armure.